

Claude Fabre

Mer calme à très agitée



« Tu as été l'époque la plus belle de ma vie. C'est pourquoi, non seulement je ne pourrai jamais t'oublier, mais même je t'aurai toujours constamment dans la mémoire la plus profonde, comme une raison de vie. »

Pier Paolo Pasolini

« Les gens que nous avons aimés ne seront plus jamais où ils étaient, mais ils sont partout où nous sommes »

Alexandre Dumas

1

Lisa était-elle si exceptionnelle ? N'ai-je pas rencontré sur mes chemins d'aventures des femmes plus belles qu'elle, beaucoup plus belles, et pourvues de qualités auxquelles même avec le temps Lisa n'aurait jamais pu prétendre ? Je ne le pense pas, Lisa était inclassable, sans rivale. Elle tutoyait l'idéal. Nos âmes extra compatibles se reconnurent sur le champ.

Lisa venait de loin, d'une autre planète, d'une autre mer, et comme la marée montante recouvre le sable, elle inonda ma vie de sa lumière, reléguant ces autres femmes au rang de pâles figurines remisées bien vite au lointain de ma plus profonde et ombreuse mémoire.

D'ailleurs, les avais-je même entrevues, les avais-je même embrassées ? Je n'en étais plus si sûr, dans une autre vie peut-être dont je n'étais plus très fier. Mais admettons, admettons qu'elles aient existé, disons dans une autre vie, faudrait-il alors croire que Lisa avait

d'incroyables pouvoirs ? Je n'irai pas jusque là. En toute sincérité, c'est beaucoup plus simple que ça...

Vous me direz qu'après la mort d'un proche ou après le départ inattendu de l'être aimé, à la faveur du vide qui compresse le cœur, on a tendance à idéaliser le cher disparu, à en faire un modèle de vérité, de perfection, une référence absolue. Ce que je sais c'est que l'horizon est vide à présent, vide de la lumière de Lisa, de son rayonnement, de son aura. Elle était admirable, évidemment incomparable. Je ne la reverrai plus, je n'entendrai plus sa voix, elle a quitté ma vie, elle a quitté notre monde, et je ne le réalise toujours pas.

Par quel coup sordide du malheur, par quel mauvais coup du sort, passe-t-on de l'azur qui inonde le cœur à ce qui disparaît, à ce qui n'est plus ? Comment passe-t-on du bonheur parfait au bonheur perdu, du sentiment d'éternité de la vie à ce qui meurt ? Le vide de l'horizon m'invite à aller me perdre ailleurs, à aller sécher mes larmes au soleil, dans le bleu originel de mon enfance, à la chaleur d'une autre vie, dans les bras d'une autre femme. Je devrais écouter Isabelle, ma meilleure amie, qui n'arrête pas de me répéter : « Lisa est morte, tu dois te faire une raison : ne pas se détacher d'un mort, c'est partager son absence, c'est déjà être soi-même plus tout à fait d'ici. »

Pour donner raison au mauvais sort, des nuages commencent à hachurer le bleu du ciel, et la pluie se met finalement à tomber. Une pluie de circonstance,

bien plus que ce ciel de Bretagne étrangement bleu pour la saison. Je ferme les yeux et laisse les gouttes me marteler. Rien n'est plus lourd que ces gouttes de pluie sur ma peau et sur les pétales d'une rose rouge qui crânement a survécu à l'automne. Il pleut dans mon cœur, il pleut sur ma peine, à l'image de ces gouttes acérées qui poinçonnent la fleur préférée de Lisa. Malgré les tourments qui me poursuivent et qui ne sont que la juste conséquence de mon comportement, je ne peux m'empêcher de sourire. Mais ce sourire contrarié vaut bien tous les rictus du monde.

Huit mois se sont écoulés depuis l'assassinat de Lisa. Au fond de moi, alors que maintenant je sais comment et pourquoi, je ne vois toujours pas le moindre apaisement. Il est vrai que durant des années, celles de ma vie avec Lisa, avec trop de légèreté, j'ai toujours pensé qu'aucun désordre, aucun chaos, ne pourrait nous inquiéter, que rien ne saurait nous arriver. Cruelle déception. Juste retour des choses.

Je n'ai rien compris, je n'ai rien remarqué, et aujourd'hui encore, je cherche à minimiser ma responsabilité dans cette tragique histoire. Aurais-je pu prévenir ce drame ? Le pressentir, le prévoir ? N'aurais-je pas pu me rendre compte de ce qui se passait et protéger Lisa ? Pourquoi ce soir là, après avoir fait l'amour, ne suis-je pas resté auprès d'elle, comme elle le désirait, comme avec insistance elle me l'avait demandé ?

Maintenant que je connais de ce drame les éléments déterminants, je me dis que j'aurais dû regarder en arrière, j'aurais dû estimer plus avant les dangers, j'aurais dû apprécier tous les signes, évaluer tous les risques... J'aurais dû écouter Lisa. J'aurais dû... j'aurais dû...

C'est fou comme il est aisé de ne pas s'inquiéter lorsqu'on veut ignorer les choses, faire comme si de rien n'était. Ce n'est même pas de la légèreté, ni de la désinvolture, on veut en vérité ne rien voir, ne rien écouter, et ce n'est bien plus tard, bien trop tard, que l'on comprend enfin pourquoi et comment ça s'est passé. Le pire est que si c'était à refaire, j'ignorerais probablement les mêmes signaux de danger, parce que c'est ainsi que je suis fait.

Isabelle me dit à demi-mot que je l'ai bien cherché. Elle est d'avis que je suis un égocentrique, un irréfléchi, un inconséquent ! Je ne peux pas lui donner tort ! Elle me dit aussi que, sans vouloir prendre la place de Lisa, elle sera toujours là pour moi, au plus près de mes douleurs, pour m'aider à traverser ce terrible moment.

Devrais-je changer, me poser des questions, tout simplement la croire ? Ce que je sais, c'est qu'elle est là, qu'elle ressent dans ses fondements ce qui me perfore au plus profond de moi, même si je ne passe pas mon temps à me plaindre, à gémir, à me lamenter, et que j'exorcise ma douleur par d'autres voies.

Voilà pourquoi je souris, je souris parce qu'Isabelle pense que je serai toujours égal à moi-même, parce qu'elle est persuadée que derrière mes murailles, mes autoprotections, je veux être vraiment seul. Seul face à la vie qui déraile, seul face à la douleur qui me prend. Je souris parce que les murailles que j'ai bâties ont la forme et la dimension d'une dernière demeure, parce qu'avant d'y rejoindre Lisa je m'étais assigné une mission qui devait faire parler la mort. Je souris parce qu'Isabelle l'ignore encore...

2

Dans la vie, vous vous en êtes rendus compte, il y a toujours un avant et un après. Avec entre les deux une fracture catégorique, sans discussion, heureuse ou malheureuse. C'est une question de bonne étoile, nous dit-on, tout en ajoutant, avec regret qu'elle ne peut ni briller pour tout le monde ni briller tout le temps !

C'est en Mai que la chance m'a souri. Cinq ans après, c'est en Mai que la vie m'a tout repris. Le jour où la chance m'a souri, une symphonie de couleurs m'accueillit, sous les formes et les tonalités de mesas d'argile émergeant au beau milieu des plaines desséchées du Sud australien. La palette de coloris et de nuances de ces terres sauvages dévoilait des couleurs d'une rare intensité. « Symphonie de couleurs dans le sud australien », c'était tout simplement le titre qui s'affichait sur l'écran, dans le ciel, au-dessus de la colline d'argile où un soleil

énorme et rouge semblait figé sur la ligne parfaitement rectiligne de l'horizon.

Isabelle m'avait convié à une projection dont l'objet était de présenter un film tourné à l'occasion d'un voyage dans le sud australien qu'elle avait organisé en Mars de la même année. Les participants à ce périple arrivaient peu à peu. J'étais, mon verre à la main, comme un étranger sur cette terre étrangère que je n'avais jamais foulée. Je regardais Isabelle, je lui parlais, je l'écoutais, je respirais en même temps les odeurs de cette terre qui transpiraient sous ses mots qui devenaient tour à tour senteurs, couleurs, regards, langage, fascination, dans le silence de ce qui nous avait toujours réuni. Le visage fin, avide et passionné d'Isabelle me quitta pour accueillir une personnalité dont j'ignorais encore le nom.

Sur une table, devant moi, était posé un guide que j'entrepris de feuilleter.

– Si on trinquait à notre voyage, entendis-je, en découvrant le visage de l'homme qui s'était avancé dans mon dos.

– Je ne suis qu'un ami d'Isabelle, répondis-je, surpris par la voix grave et le visage hautain de cet homme qui arborait la mine bronzée d'un éternel vacancier !

J'avais l'habitude d'écouter les gens. Et même quand je ne comprenais rien à ce qu'ils disaient, ou que leurs discours ne présentaient aucun intérêt, ou

bien encore lorsque je sentais monter en moi une certaine irritation, je gardais les yeux grands ouverts, bien fixés dans un regard insistant, ce qui donnait l'illusion à ces importuns qu'ils avaient en face d'eux un interlocuteur particulièrement attentif, concerné et obligeant. Je pensais généralement à autre chose, mais mon regard les fixait toujours, l'air de boire leurs paroles. En l'occurrence, mon instinct me dictait qu'il valait mieux me débarrasser le plus rapidement possible de cet homme que je devinais dangereux.

Isabelle vint me délivrer de cet indésirable dont je compris très rapidement qu'il savait tout, qu'il avait tout vu, et qu'il gagnait à être connu. Je compris également qu'il tenait une galerie de peinture, dans le sixième arrondissement, tout près de la Place St Sulpice. Jetant un regard alentour, je restai un moment ébahi, observant mon ex-interlocuteur entreprendre une jolie femme, une japonaise, dans les yeux de laquelle, sûr de l'effet qu'il pouvait produire, il voulait assurément contempler son propre reflet. La jeune femme, au visage d'abord très pâle, puis rougissant de toutes ses joues, feignit visiblement d'être honorée de ses compliments, mais paraissait cependant décontenancée par son assurance à lui débiter des avances incongrues. De ses yeux filtrait une étrange lueur, dont on ne savait dire si c'était d'effarement ou de trouble inavouable.

– Comme le hasard fait bien les choses, me lança-t-elle alors que je me rapprochais pour mieux

entendre les propos de l'envahisseur !

– C'est incroyable, répondis-je, rentrant immédiatement dans son jeu... Je vous cherchais justement, ajoutai-je en la prenant par le bras pour la soustraire à l'embobelineur pervers.

Elle rougit et à mon tour je me sentis troublé comme si ces quelques mots et nos gestes en apparence anodins eussent été en fait d'une extrême audace. Son visage gardait la même ambiguïté et exprimait une sorte de mélancolie quand ses yeux immobiles, ceints d'un fard bleu nuit, me dévisagèrent longuement. Je surprénais dans ses yeux, alors que je lui avais sauvé la mise, une absence d'éclat qui la faisait paraître en proie à une détestation inexplicable.

– Je suis désolée, excusez-moi pour mon outrecuidance, me dit-elle, en se reprenant. En tout cas merci d'avoir compris que j'avais besoin d'aide !

– Outrecuidance, ce n'est pas le mot que j'emploierais... il n'y avait aucune effronterie, aucune impertinence dans votre façon de vous évader d'un piège... je suis votre sauveur et vous m'en voyez heureux ! Vous étiez donc sur ces magnifiques terres australiennes ? Avec Isabelle.

– J'y étais, pour le tourisme et pour mes affaires...

– L'utile et l'agréable en quelque sorte ! L'utile... ça ressemble à quoi dans votre cas ?

– Je m'occupe de bijoux, je suis designer. Je voudrais ouvrir une boutique à Sydney, ajouta-t-elle en me tendant une carte de visite extraite avec difficulté

d'un sac à main de marque rempli aux deux tiers.

– Je m'en serais douté, lui dis-je, accompagnant mes paroles d'un regard de haut en bas sur sa panoplie de bijoux et m'attardant sur une croix qui ornait son décolleté...

– Croix en or serti d'une turquoise... c'est ce que vous regardez !

– Superbe, vraiment superbe...

– Qui, plus que moi, peut être une meilleure ambassadrice des bijoux que je crée ? Boucles d'oreille « cônes » en or blanc et diamants... bague bouchon de carafe... bracelet en or rose...

– Naturellement ! Ils sont magnifiques et originaux... mais il n'y a pas que vos bijoux qui attirent l'attention...

– C'est gentil à vous... de me dire ça... mais les compliments, vous savez, ce n'est pas dans notre culture ! Alors... Mais à propos, si par hasard vous voulez faire un cadeau à votre petite amie... je vous ferai un prix !

– Vous ne perdez jamais le nord pour les affaires... ni dans votre vie sentimentale, à voir comment vous avez laissé en plan le galeriste d'art ! Il vous poursuit toujours de ses assiduités ? Paris, après l'Australie !

– Il est un peu lourdingue, un rien présomptueux... et il doit vouloir ajouter une japonaise à son tableau de chasse !

– Félicitations pour votre parler !

– Je vis en France depuis dix ans, même si je suis souvent à Tokyo...

La salle s'était remplie de gens et d'un brouhaha entêtant que des rires et des éclats de voix épars rendaient encore plus intolérables. Isabelle eut du mal à prendre la parole et s'y reprit à plusieurs fois pour nous inviter, après quelques mots d'accueil, à visionner le film agrémenté de ses commentaires préalablement enregistrés.

Alors que pendant la projection, Asahi, c'était le prénom de la beauté japonaise aux prunelles noires éclatantes, me fit discrètement un commentaire à l'oreille, le visage bronzé de l'embobelineur balourd s'éclaira d'un bref sourire mais son regard qui glissa sur moi exprima dans son passage une extrême dureté. Ses yeux, ensuite, s'égarèrent sur d'autres beautés, pour d'autres repérages, d'autres sourires, pour d'autres tentatives une fois les images épuisées.

A la fin du film, Isabelle nous invita à nous rapprocher du buffet, et, bizarrement, nous encouragea à partager quelques pas de danse pour prolonger l'effet de groupe, né il y avait deux mois en Australie, dit-elle. Dans un angle de la salle, près du buffet, se tenait une jeune femme dont le regard de biais s'attarda à différentes reprises sur moi. Sous son indifférence feinte, je sentis filtrer une lueur étrange, une sorte de lueur triste qu'accentuait l'image de ses épaules serrées, comme si elle avait peur, comme si elle avait froid. Je

discernais mal la couleur de ses yeux. Les échanges de nos regards étaient si brefs que je ne savais quelle importance donner à ces signes si fugitifs que je croyais lire dans ses yeux presque apeurés.

J'entendis une voix murmurer derrière contre moi :

– Ouh, ouh... Tu es où Lorenzo ? Ma parole, tu es tombé en arrêt, ajouta Isabelle en riant !

– De quoi tu me parles ?

– Je les connais ces échanges de coups d'œil intrigués et renouvelés que s'adressent avec insistance des inconnus qui se plaisent à première vue au milieu d'une foule immobile ! N'oublie pas Lorenzo que j'organise des voyages en groupe !

– Justement, tu n'as rien d'autre à faire ?

– Je vous ai observés... j'ai bien vu vos regards instantanés et graves, légèrement inquiets...

– Et alors t'en déduis quoi ?

– Je te préviens, c'est une femme mariée...

– Dans ton monde, aucun homme n'ose parler à une femme sans s'enquérir préalablement si elle est mariée ? Au moins j'ai la réponse...

– Fais gaffe quand même c'est un terrain miné...

– Il n'y a que l'amour pour venir à bout de l'ennui... et je te parie qu'elle s'ennuie !

– Je ne te parle pas d'ennui... ou plutôt si, mais avec un « s », des ennuis... tu vois ce que je veux dire ?

– Je ne sais pas encore pourquoi, mais je crois bien que pour elle j'accepterais de mourir à l'aube !

– Evite de l'inviter à danser... tu ne diras pas que je ne t'ai pas prévenu... sinon t'es déjà mort...

Je sentis en moi comme un appel mystérieux, pareil à un élan refréné qui m'interdisait de faire un pas vers elle. Et pourtant je le fis, me rapprochant de ce regard dépourvu d'aménité à mon égard et dont j'aurais aimé désarmer les inquiétudes éventuelles. Dans ses yeux, comme si elle venait de surmonter sa timidité ou sa peur, brilla une lueur victorieuse, une lueur pervenche qui éclaira le bleu de ses yeux délavés qui semblaient dépolis d'avoir trop larmoyé.

Avant de faire un autre pas, je l'observai avec attention. Autour de son cou, tenu par une mince chaîne en or jaune, un pendentif en forme de flèche indiquait très clairement la direction de ses seins, pleins de promesses sous la soie noire de son chemisier. Ses traits étaient beaux, cela ne se discutait pas, répartis avec harmonie.

Sur l'instant je ne pus croire, tant je me sentais projeté vers elle, et alors que je soupçonnais qu'elle ressentait la même force qui me tirait, que mon élan enfin libéré soit d'un seul coup brisé par cette phrase adressée à la jeune femme que je convoitais : « Assez flirté Lisa... maintenant on danse, tu ne penses pas quand même que je vais te laisser toute la soirée entre les mains de cet individu ! » L'embobelineur qui avait prononcé cette phrase me glissa un regard de biais et prit cette femme par la main, me faisant conclure sur le champ qu'il s'agissait de la sienne.

La grâce flexible de la jeune femme ainsi que sa façon d'épouser le rythme de la musique et celui du corps de l'embobelineur me crevaient les yeux. L'idée que Lisa, puisqu'il s'agissait d'elle, se jouait de moi dans les bras de son mari, alors qu'elle m'avait accordé, juste avant, une attention pleine de promesses, me devint, au fil de leurs pas, insoutenable. Leurs mots chuchotés, les sourires entendus du galeriste, paraissaient tous chargés d'ironie à mon égard.

J'imaginai mal comment Lisa pouvait passer de ces signes d'une femme en détresse que j'avais cru discerner sur son visage, il y avait à peine quelques minutes, à cette démonstration étudiée des gestes, à cette affectation qu'elle manifestait pour le plus grand plaisir de son mari, pensai-je. Ce sentiment me décida, contrairement à ce que m'avait recommandé Isabelle, à inviter Lisa pour quelques pas. Je fus devancé par un autre danseur qui l'enchaîna dans plusieurs danses consécutives. Il la tenait serrée contre lui, elle levait vers ses yeux un visage confiant et rieur, et me semblait plus divertie que troublée par la peur.

Quand était-elle vraiment elle-même ? A présent, ou bien lorsque, il y avait quelques instants, elle laissait deviner au fond d'elle-même une indicible préoccupation ? De son côté, l'embobelineur arborait des sourires voyants que je lui rendais ironiquement. Les danses se succédaient, et, un peu par dépit, j'invitai Isabelle. Le hasard de la danse rapprocha nos

deux couples ; les regards que je lançai à Lisa devaient refléter, malgré moi, je ne sais quelle réprobation et quelle déception, et durant deux à trois secondes peut-être, le visage qu'elle tendit vers moi fut celui d'une femme qui veut conjurer un mauvais sort. Mais déjà elle se retournait vers son danseur d'occasion et reprenait son air désinvolte. Le mouvement de nos regards avait été si furtif que je me demandais si ce n'était pas là pure illusion de ma part. A la réflexion je jugeais naïf et dérisoire l'importance que j'attachais à ce signe si fugitif que j'avais cru lire dans ses yeux pervenche, et même si vraiment la jeune femme avait eu pour moi cette imploration du regard, n'était-ce pas encore de sa part un leurre, je ne sais quel stratagème ?

– « Aimer c'est donner à l'autre le pouvoir de vous détruire », médite bien cette phrase, avant de faire une belle connerie, me susurra Isabelle à l'oreille.

– Qu'entends-tu par là, lui demandai-je...

– Terrain miné, je t'aurai prévenu...

A la fin de la soirée, alors que je m'apprêtais à emmener Isabelle au restaurant pour en savoir plus sur ce couple étrange, je ne pus éviter la main serrée et vengeresse du galeriste, au prénom idiot de Félix, qui salua Isabelle avant de quitter les lieux. En comparaison, la main douce et fraîche de Lisa, blottie un instant dans la paume de ma main me donna une impression de chaleur prolongée. Attendant Isabelle sur le palier de la salle, je gardai en moi l'image de ce